

Etienne ANTONELLI

Professeur Honoraire des Facultés de Droit de Montpellier
et de Lyon

INTRODUCTION
A L'ECONOMIE HUMANISTE

IMPRIMERIE
J. RESCHLY
MONTPELLIER



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

A L'ECONOMIE HUMANISTE

Conférence faite à l'Université Populaire de Montpellier
le 29 Avril 1960

INTRODUCTION

A UNE ÉCONOMIE HUMANISTE

J'appelle « économie humaniste toute économie dominée par la considération des hommes pour qui et par qui l'économie est faite... ».

Tout de suite il faut que je précise :

L'homme dont il s'agit dans cette définition, c'est « l'homme en chair et en os » de Miguel de Unamuno, l'homme qui n'est « ni humain, ni l'humanité, ni l'adjectif simple, ni le substantif abstrait, mais l'homme concret, en chair et en os, celui qui naît, meurt, mange, boit, joue, dort, pense ; l'homme qu'on voit et qu'on entend... »¹.

Cet homme n'est ni le « *zoon politikon* » d'Aristote, ni le « contractant social » de Rousseau, ni « l'homo œconomicus » des économistes, ni « l'Homo sapiens » de Linné, il n'est aucun de ces hommes qui ne sont ni d'ici ni de là-bas, ni d'une époque ni d'une autre, qui n'ont ni sexe ni patrie, qui, en bref, ne sont qu'une pure idée, c'est-à-dire tout autre chose qu'un homme... »¹.

Or, quand on aborde la science économique, on est surpris de constater que dans cette science qui veut être la science des besoins de l'homme, l'homme réel, vivant, est absent, totalement absent. L'homme dont parlent les économistes d'hier et, trop souvent, hélas, d'aujourd'hui, n'est qu'un « instrument », de la « main-d'œuvre », ce que Varron, qui vivait un siècle avant notre ère, appelait un « *instrumentum vocale* », un instrument qui parle, l'opposant ainsi à l'« *instrumentum æmi-vocale* » représenté par les animaux, et à l'« *instrumentum mutum* », l'instrument muet, qui est l'outil, la machine.

Et, vingt siècles après Varron, un économiste suisse, Antoine Cherbuliez, écrivait, en 1862 :

« L'économie politique existerait encore et ne changerait pas d'objet si les richesses, au lieu de contribuer au bien-être, n'y entraient

1. Cfr. *Le sentiment tragique de la vie*, par Miguel de UNAMUNO. Gallimard, édit., p. 7.

pour rien du tout, pourvu qu'elles continuassent d'être produites, de circuler et de se distribuer... ».

Eh bien ! l'économie que j'appelle l'économie humaniste, ce n'est pas celle de Varron, ni celle de Cherbuliez et de tous les économistes patentés après lui, c'en est même exactement le contraire, c'est celle de l'homme réel, vivant, avec ses joies et ses peines, son bonheur et ses misères, avec toute sa vie matérielle et spirituelle. Ce n'est pas l'économie des richesses de Jean-Baptiste Say, ni celle des banquiers de Meynard Keynes, c'est l'économie des services et des liens humains.

Et c'est cette économie là, et seulement celle là qui a fait l'objet de mon enseignement pendant longtemps et que j'ai essayé de présenter l'an dernier à un public plus large d'économistes et d'intellectuels dans un ouvrage intitulé « Etudes d'économie humaniste ».



Ces « études » sont le fruit de plus de dix ans de recherches et de travaux scientifiques, groupés en trois volumes. Les deux premiers veulent dire ce que j'ai trouvé d'économie humaniste dans le monde du passé, de notre Moyen-Âge jusqu'au temps présent ; le troisième ce que je pense qu'on pourra trouver d'économie humaniste dans le monde de demain¹.

En tout, plus de 1.000 pages, pour dire le passé et le présent de l'économie des hommes et pour regarder d'un œil plus clair, plus averti, l'avenir que nous voulons et devons construire.

C'est cela que j'ai voulu.

Mais je sais maintenant que je n'ai pas toujours été compris.

Quelques-uns de mes lecteurs — plutôt rares — ont approché et ont pu toucher le fond de ma pensée, je le sais.

Mais combien de lettres ou critiques décevantes me sont venues, même de mes meilleurs amis spirituels !

Alors je me suis dit : si tu n'as pas été compris, c'est que tu t'es mal exprimé :

J'ai refait, pour moi, le chemin de ma pensée et retrouvé mon erreur.

Un lecteur n'est pas un étudiant. Mes étudiants, je les gardais sous ma coupe, oserai-je dire, pendant deux années. Je les amenais

1. Cfr. Etudes d'économie humaniste (moyen-âge et capitalisme mercantiliste). Sirey, édit., Paris 1952 et Nouvelles études d'économie humaniste. J. Reschly, édit., Montpellier 1959.

progressivement, prudemment, à ma pensée, je les préparais ainsi à penser eux-mêmes le monde de leur vie.

Mais le lecteur, lui, il reçoit l'œuvre en bloc, directement, sans préparation — dirai-je sans avertissement —. Il ne comprend pas et il ne suit pas... et il passe...

Ce qui manque à mes « études d'économie humaniste », comme à tout travail trop purement technique, c'est une introduction qui dise au lecteur, avant même de le faire entrer dans le vif du sujet, où l'on veut le mener et par quelles voies.

Cette introduction oubliée, la voici.

Pour plus de clarté et pour mettre un peu d'ordre dans mon exposé, je rangerai mes explications sous trois chefs :

L'économie humaniste et la pensée dialectique.

L'économie humaniste et la science économique.

L'économie humaniste et l'action sociale et économique.

L'ECONOMIE HUMANISTE ET LA PENSEE DIALECTIQUE

J'ai dit en débutant, que j'appelle « économie humaniste une économie dominée par la considération des hommes pour qui et par qui l'économie est faite ».

Cette définition, comme toute définition, pose un problème d'épistémologie qui ne peut pas ne pas se présenter à l'esprit de quiconque entreprend un travail scientifique.

Mon collègue et ami. Henri Guitton, professeur à la Faculté de Droit de Paris, a écrit :

« Si les économistes ne s'entendent pas, c'est qu'ils n'ont pas fait, avant de discuter, une mise au point philosophique et, tout particulièrement, une analyse épistémologique du concept de science, sur lequel porte l'équivoque... »¹.

1. Cfr. *L'objet de l'économie politique*. Marcel Rivière, éd., Paris, p. 103. Du même auteur on peut lire la brève mais bien suggestive étude intitulée : *Qu'est-ce que l'économie politique*, publiée dans la petite revue « *Le Van* » en mars 1934 et où on peut lire : « Quelle que soit la diversité des moyens à choisir, quelles que soient les préférences légitimes pour telle ou telle forme de la production, tel ou tel procédé de répartition, il faut connaître le but que l'homme se propose... il y a lieu de se demander comment et d'où lui viendra ce supplément d'âme... », (p. 82).

Pour ma part, convaincu de l'exactitude et de la profonde portée de cette observation, j'ai consacré de nombreuses pages, à l'analyse de ce problème¹.

**

J'en donnerai, simplement, ici un bref résumé.

Le grand philosophe Emmanuel Kant affirme que la connaissance, chez l'homme, a une double source : d'une part **l'intelligence** qui trouve son expression dans les « catégories » ou « concepts purs » et d'autre part **l'intuition** avec toutes ses données sensorielles. L'union de ces deux facteurs rend, seule, possible la connaissance. Mais ces deux données de la connaissance sont irréductibles l'une à l'autre.

Il a fallu une longue évolution de la philosophie au cours du XIX^e siècle, à travers Fichte et son « intuition intellectuelle ». Schelling et son « génie philosophique », Hegel et sa « pensée concrète », pour sortir de l'impasse où la Philosophie kantienne nous enfermait, et pour nous amener à la dialectique idéaliste de **Hegel** d'abord, puis à la dialectique matérialiste de **Marx**.

Le premier pas est fait par **Hegel**, comme nous le dit **Engels** quand il écrit :

« La vérité qu'il s'agissait de reconnaître en philosophie, la vérité cessait, avec Hegel, d'être une collection d'aphorismes tout faits qu'on n'avait plus qu'à apprendre par cœur, une fois qu'ils étaient trouvés. La vérité se trouvait, maintenant, dans le processus de la connaissance, dans la longue évolution de la science qui s'élève du degré le plus bas de la connaissance jusqu'à des échelons de plus en plus élevés, sans jamais arriver au point où, ayant, découvert ce qu'on appelle « **vérité absolue** », elle ne pourrait plus monter et n'aurait plus qu'à se croiser les bras pour admirer cette vérité enfin conquise... Tout échelon est nécessaire, et par conséquent légitime, dans l'époque et les circonstances d'où il tire son origine ; mais il devient caduc, il n'est plus justifié dans les nouvelles conditions qui naissent petit à petit de sa propre existence... c'est ainsi que la philosophie dialectique abolit toute représentation d'une vérité absolue, définitive et d'une situation humaine correspondant à cette vérité. Rien n'est à ses yeux absolu, ni définitif, ni sacré... ».

1. Cfr. in mon premier ouvrage : *Etudes d'économie humaniste*. Sirey, édit., p. 7 et s.

Karl Marx devait faire le second pas, le pas décisif. Il s'en est expliqué, clairement, dans la préface de son livre-maître « Le Capital », où il écrit :

« Ma méthode dialectique ne diffère pas seulement, quant au fondement de la méthode hégélienne ; elle en est le contraire direct. Pour Hegel, le processus de la pensée, dont il fait même, sous le nom d'idée, un sujet autonome, est le créateur de la réalité qui n'en est que le phénomène extérieur. Pour moi, le monde des idées n'est que le monde matériel, transporté et traduit dans l'esprit humain.

» Il y a quelque trente ans, alors que la dialectique de Hegel était encore à la mode, j'en ai critiqué le côté décevant. Mais juste au moment où j'écrivais le premier volume du Capital, la jeune génération, maussade, prétentieuse et médiocre, qui tient actuellement le haut du pavé dans l'Allemagne cultivée, prenait plaisir à traiter Hegel comme Mendelssohn, du temps de Lessing, traitait Spinoza, c'est-à-dire de « chien crevé ». Je me déclarai donc ouvertement le disciple de ce grand penseur, et, dans le chapitre relatif à la théorie de la valeur, je mis même une certaine coquetterie à lui emprunter son vocabulaire particulier. La mystification, à laquelle la dialectique aboutit chez Hegel, n'empêche en rien ce philosophe d'avoir été le premier à en exposer, de façon complète et consciente, les formes de mouvement générales. Mais elle est, chez lui, sens dessus dessous. Il faut la renverser si l'on veut, dans l'enveloppe mystique, découvrir le noyau rationnel.

» Dans sa forme mystifiée, la dialectique fut à la mode en Allemagne, parce qu'elle semblait transfigurer ce qui existait. Dans sa forme rationnelle, elle est un scandale et un objet d'horreur aux yeux des bourgeois et de leurs porte-parole doctrinaires, et cela pour différentes raisons : dans l'intelligence positive des choses existantes elle implique en même temps l'intelligence de leur négation, de leur destruction nécessaires ; elle conçoit toute forme en cours de mouvement et, par conséquent, d'après son côté périssable ; elle ne se laisse imposer par rien et est, de par son essence, critique et révolutionnaire ».

Beaucoup de philosophes et de savants partent, aujourd'hui encore, de cette philosophie sans l'avouer et, souvent, sans en avoir nette conscience.



Mais le problème de la connaissance a été abordé par les philosophes et les savants suivant une autre voie qui est celle de la science expérimentale.

Après Condillac et David Hume des savants. Claude Bernard, Henri Poincaré, ont élaboré une notion de la connaissance qui s'appuie directement et seulement sur l'observation et l'expérience.

L'homme dégage, de son observation du monde extérieur, certaines idées qui lui deviennent familières et qui prennent forme de « lois » commandant à son action.

Nous savons, par exemple, que les corps sont attirés vers la terre, que l'eau descend au plus bas des réservoirs, que cette eau présente une surface horizontale, que les corps moins denses y flottent..., etc..., etc...

De ces observations nous faisons des « concepts », comme celui de la « pesanteur », que le physicien Bridgman appelle des « concepts opérationnels », pour les distinguer du « concept logique » des philosophes kantien.

Mais dès qu'on pose ainsi le problème de la connaissance une question vient à l'esprit :

Sommes-nous bien sûrs de l'exactitude de nos observations et des déductions que nous en tirons ?

Nos organes nous révèlent-ils bien le vrai visage du monde ? Nous l'avons cru longtemps. Depuis des millénaires l'homme ne s'est fié qu'à la réalité qu'il voyait ou touchait. Cet arbre doit exister, derrière la vitre, puisque je le vois. Un oiseau invisible, dans le ciel, lance un cri, il existe puisque je l'entends. Je pense qu'un végétal ne peut émettre aucun son puisque mon oreille n'en perçoit point, etc...

Un jour pourtant est venu où l'homme a constaté que ses organes, dont il acceptait ainsi les messages sans contrôle étaient moins parfaits qu'on voulait le lui faire croire.

Par les progrès des techniciens nous avons appris que nos organes récepteurs, l'œil, l'oreille, peuvent être mis en accord sur d'autres circuits, jusqu'à nous faire connaître des mondes insoupçonnés : le microscope protonique nous permet de voir le virus de la poliomyélite dont les grains ont un diamètre de 15 millièmes de millimètre et les télescopes les plus récents, comme celui du Mont-Palomar, nous permettent de voir des galaxies — c'est-à-dire des mondes analogues à celui que nous appelons la « voie lactée », dans lequel se trouve la terre sur laquelle nous vivons, galaxies situées à des 500 millions d'années-lumière, — la lumière parcourt 300.000 kilomètres à la seconde — et nos instruments nous permettront, peut-être, demain, de pénétrer les mystères de mondes encore plus insoupçonnés de nous.

Par ailleurs, nous savons que nos organes si imparfaits peuvent subir des modifications profondes sous certaines impulsions extérieures, ou intérieures, comme celles de nos glandes endocrines. Des hypnotiques comme l'Opium chinois, le Peyotl mexicain, le Yagé

colombien, une modification de nos glandes, hypophyse ou surrénales, peuvent modifier profondément tous nos comportements mentaux et sensoriels.

Ce sont toutes ces influences, visibles ou invisibles, connues ou inconnues, dont la somme compose notre interprétation du monde, nos concepts et nos comportements.

Ainsi, pour la science moderne, comme pour Karl Marx, il n'y a pas une vérité, des lois a priori, des dogmes qui s'imposent à nous. Il n'y a que des lois provisoires, des vérités relatives au temps, au milieu, aux circonstances historiques où elles se manifestent.

Ce qui fait l'objet de la science en général et de chaque science en particulier, c'est la recherche et la découverte des liens et des articulations de chaque phénomène avec l'ensemble des phénomènes qui constituent la vie, au moment historique considéré. Une telle conception écarte toute représentation d'une vérité absolue. Rien, ni être, ni objet, ni concept, n'est plus ni définitif, ni sacré.

Et dans cet éclairage, les savants rejoignant les philosophes, la pensée dialectique ouvre à l'esprit des horizons indéfinis et, tous les jours, plus vastes.

Pour ma part, plus j'y réfléchis plus je demeure convaincu que la « pensée dialectique » reste, pour tout homme pensant, l'instrument essentiel du progrès humain.

Notons bien, pour éviter tout malentendu, que la **pensée dialectique**, telle que nous venons de la définir, ne condamne, ni même ne s'oppose, a priori, à aucune **pensée métaphysique**.

J'appelle pensée métaphysique la pensée de tout ce que nous ne connaissons pas directement par nos sens et notre raison.

L'expérience nous apprend que l'homme vivant que nous connaissons ne se contente jamais de la seule connaissance du monde qu'il atteint par ses sens et sa raison.

Cet homme prend conscience, chaque jour davantage à mesure qu'il avance dans ce que nous appelons le progrès de la connaissance scientifique, qu'il vit dans un monde qui dépasse, de toutes parts, celui qu'il peut saisir par ses sens, sa raison, sa pensée dialectique.

Et cet homme, par une sorte de complexe, fait de sentiments, de souvenirs, d'hérédité, veut connaître et comprendre ce qui reste pour lui **l'inconnu**.

Sans doute, par la pensée dialectique, il ouvre, chaque jour, ou entr'ouvre quelque porte nouvelle sur cet inconnu, mais à mesure qu'il avance dans cette voie, il a la sensation que l'inconnu s'élargit et s'ouvre devant de nouveaux inconnus.

Dans une telle conception, la métaphysique se présente comme une exigence toute subjective de connaissance et d'intelligibilité à laquelle l'intelligence positive, la pensée dialectique ne répond pas.

Comment concilier dans l'homme ces deux pensées que l'expérience la plus simple découvre dans l'homme vivant et agissant ?

Tous les théologiens, tous les philosophes et beaucoup de scientifiques, de Pascal à Jean Rostand, se sont penchés sur ce problème. Ni les philosophes, ni les savants ne nous en ont donné la solution parfaite.

**

Quittons alors les philosophes et les savants et regardons l'homme de la rue, l'homme de tous les jours. Nous constatons que tout phénomène de représentation du monde extérieur, chez cet homme, se réclame de deux séries d'éléments psychologiques essentiels, sentiment, intuition, instinct d'une part, connaissance, expérience, science d'autre part.

Peut-être les progrès de la bio-psychologie permettront-ils un jour de rattacher, avec sûreté, cette dualité psychologique de la conscience à la dualité physiologique du système cérébro-spinal, **moteur de notre vie raisonnée** et du système **sympathique et para-sympathique**, moteur de notre vie inconsciente.

J'ai lu, il y a déjà longtemps, dans un livre traitant de la « pathologie du sympathique » et préfacé par le professeur Roger, de Paris, les phrases suivantes :

« ... Il existe un système nerveux de la **vie de relations** qui est tout tourné vers le monde extérieur, vers la connaissance et l'action... et un **système sympathique**, système nerveux de la vie intérieure ou organique qui règle nos appétits, nos désirs, nos émotions... c'est lui le nerf de la joie et de l'angoisse et c'est lui qui élabore cet équilibre intime d'où dépend cette impression globale de bien-être ou de malaise par quoi nous sommes heureux ou désolés de vivre... »¹.

Nous constatons que l'importance relative dans la conscience humaine de ces deux séries d'éléments de notre représentation du monde extérieur varie beaucoup. D'abord, suivant la nature des phénomènes considérés. Dans ceux que nous rangeons dans la catégorie des « passions », la haine et l'amour, la sympathie et l'antipathie, la vertu et les vices, c'est le sentiment qui domine tellement qu'il semble que l'expérience ou la science n'interviennent en rien. Par contre, il est d'autres phénomènes où il semble que la connaissance, l'expérience, la science, interviennent d'une façon quasi exclusive. (Songeons à l'activité d'un Henri Poincaré, d'un Einstein, d'un Pasteur).

1. Et, depuis lors, les travaux des biopsychologues, comme le Docteur Viard et ses collaborateurs de la psychologie clinique objective, les Maurice Beaudouin, Sigaud, et autres, n'ont fait que confirmer mes impressions dans le même sens.

L'importance relative de ces deux normes psychologiques varie encore suivant les idiosyncrasies individuelles, les uns obéissant davantage au sentiment, les impulsifs les tendres, les durs, les artistes, les autres davantage à la connaissance expérimentale, les techniciens, les scientifiques, les manuels.

Cette importance relative des deux éléments, sentiment et connaissance, varie encore suivant l'état social du milieu. Les sociétés primitives sont plus soumises au sentiment que les sociétés évoluées où la science pénètre chaque jour davantage les faits de la vie quotidienne.

Entre ces deux normes psychologiques nous faut-il choisir et sacrifier l'une à l'autre, la pensée métaphysique à la dialectique ou inversement ? — Non.

Je pense qu'il faut les distinguer toujours, sans les confondre jamais.

L'une et l'autre pensée sont, à des degrés divers, dans l'homme vivant que nous connaissons.

Pour ma part, avec mon ami Ernest Kahane qui est le secrétaire général de l'union rationaliste, je dirai :

« Vouloir limiter leur horizon au seul démontrable, à ce qui est déjà incorporé à la science, méconnaissant le monde sans frontières de la sensibilité, de l'art, de la passion... et une grande partie de l'action... je ne reconnais pas pour rationalistes ceux qui habiteraient une telle Utopie ! ».

Et avec le même penseur j'ajouterai :

« Je sais que nous ne connaissons jamais dans son entier l'inépuisable nature, que nous n'aurons jamais fini de la déchiffrer... Je garde ma pensée libre devant l'inconnu... »¹.

C'est dans cette voie de l'expérience scientifique et en m'efforçant de ne m'en écarter jamais que j'ai abordé l'étude de ce que j'appelle **l'économie humaniste**.

L'ECONOMIE HUMANISTE ET LA SCIENCE ECONOMIQUE

Quand on aborde la **science économique** en partant de la pensée dialectique telle que nous venons de la définir, on est tout de suite placé devant le problème plus général de la **science expérimentale**.

1. Cfr. Les cahiers rationalistes, N° 184, janvier 1960, p. 24.

On définit, alors, celle-ci en disant qu'elle note, classe, ordonne les faits pour en dégager les uniformités.

Quand, dans un nombre suffisant de faits, nous avons retrouvé, par notre expérience personnelle et celle des hommes, des savants antérieurs, un fait simple, identique dans toutes les expériences connues, nous disons que ce fait constitue la *loi* de ces phénomènes et nous admettons que cette loi est provisoirement normative pour les faits à venir.

Mais, bien entendu, cette valeur normative de la loi n'est jamais absolue. Elle ne vaut d'abord que pour les phénomènes observés et dans la mesure où ils ont été bien observés.

Ainsi, dans la science ainsi conçue, il n'y a ni commencements absolus, ni fins absolues, il n'y a qu'un perpétuel mouvement, un incessant progrès. La science guide, mais ne commande pas. Elle expose, mais n'impose pas.

Cette conception de la science expérimentale et descriptive n'a pas toujours été et n'est pas, encore, toujours admise, ni chez les savants ni, surtout, chez les économistes. On lui en oppose souvent une autre, très différente, qui fait de la science la recherche et la découverte des causes, qui commandent aux faits et doivent commander à notre action, et qu'on appelle des « lois ». Ainsi l'expérience et la raison n'auraient d'autre rôle que de retrouver, sous la diversité apparente des phénomènes, une réalité métaphysique préexistante, qui commanderait aux faits et s'imposerait à notre action.

Cette déviation de la pensée a de nombreuses raisons. La principale est d'ordre social.

Au début de toute société humaine, le champ de la connaissance expérimentale est très réduit, la mémoire de l'homme peu développée, le milieu social peu différencié, tout concourt alors à donner la prédominance au sentiment et à l'instinct sur la connaissance expérimentale de la vie. Quand celle-ci apparaît, elle doit s'opposer au sentiment et à ses dogmes (religieux ou magiques) primitifs.

Toutes les sciences ont connu cette évolution, toutes se sont dégagées lentement, péniblement, de la conception anthropomorphique pour atteindre à la conception expérimentale. L'histoire de la chimie, de la physique, des sciences naturelles nous en apporte d'innombrables preuves.

Mais, dans aucune science cette évolution n'a été plus sensible, plus lente, puisqu'elle n'est pas encore achevée, que dans la science sociale, et plus particulièrement dans la science économique.

Aujourd'hui encore, nous voyons de nombreux économistes — pour ne pas dire presque tous — conserver de la science économique une conception dominée par le sentiment.

Pour les uns, la science économique doit être **finaliste** et commandée par les conculsions auxquelles on veut, **a priori**, aboutir ; on s'efforcera alors de trouver dans les faits des arguments contre certaines doctrines qu'on jugera dangereuses. Ainsi Malthus construira toute une théorie de la population contre la politique populationniste de l'Angleterre de son temps. Et ces tendances, on les trouverait chez les auteurs les plus divers de toutes les écoles.

Chez d'autres, l'économie politique sera **normative**, c'est-à-dire aura pour but de fournir des règles de conduite, de commander à notre action.

Adam Smith, par exemple, écrira : « L'économie politique se propose deux objets distincts : le premier de procurer au peuple une subsistance abondante et le second de fournir à l'Etat un revenu suffisant pour le service public... ».

Mais d'autres économistes, et ce sont les plus nombreux, se font de la science économique une conception d'abord et uniquement métaphysique.

C'est l'économiste Frédéric Bastiat écrivant : « Pour moi, je l'avoue, dans mes études économiques, il m'est si souvent arrivé d'aboutir à cette conséquence : « Dieu fait bien ce qu'il fait » que lorsque la logique me mène à une conclusion différente je ne puis m'empêcher de me défier de la logique... ».

C'est un Gustav Schmoller écrivant : « Notre science positive, parvenue à ses extrêmes limites, se confond toujours avec notre foi et nos espérances... ».

Mais la science économique placée directement dans le cadre de la pensée dialectique ne peut être ni finaliste, ni normative, ni métaphysique.

Elle est comme toutes les sciences **relative** et **expérimentale**.

Elle est relative par rapport au temps, au lieu, aux institutions et par rapport aux hommes réels, vivants qui font et vivent ces économies.

Ainsi la science économique ne connaît pas l'Homme avec un grand H, partout et dans tous les temps pareil, dans sa vie physique et dans sa vie spirituelle : L'« homme du XX^e siècle n'est plus l'homme de Néanderthal, et, aujourd'hui le Papou de la Nouvelle-Guinée, n'est pas le moujik russe, ni le businessman américain.

Ces hommes divers vivent dans des milieux divers. Alors on ne peut plus parler d'une Economie avec un grand E ou d'une « écono-

mie fondamentale », comme disent encore de nombreux économistes : il y a des économies, ou, comme je dis, pour plus de précision, des **systèmes économiques**, c'est-à-dire des **cadres de vie économique** qui ont leurs institutions juridiques et sociales.

Toute mon économie humaniste a été conçue et élaborée dans ce cadre de pensée dialectique et c'est, je crois, ce qui fait proprement, pour une large part, sa modeste originalité.

Dans les mille pages de mes « Etudes d'économie humaniste », on trouve d'abord une économie du passé, celle du Moyen-Age européen présenté dans son **histoire** politique et sociale, de sa naissance vers le X^e siècle jusqu'à sa décadence vers le XVI^e, et dans sa pensée axée autour de la pensée du XIII^e siècle, au moment où ce **système économique** est à l'apogée de son existence.

Puis, je présente l'économie du capitalisme mercantiliste dans son cadre historique, politique, économique et social avec ses institutions et sa pensée.

Suivant la même méthode j'étudie l'économie du Capitalisme du XIX^e siècle avec les caractéristiques propres de ses institutions, de sa pensée économique.

Ces études se terminent par la présentation du monde économique présent qui nous donne le spectacle, non plus d'une économie constituée, établie dans un cadre général comme les économies du passé, du Moyen-Age, de l'ancien régime ou du XIX^e siècle, mais d'une économie qui se cherche, qui n'est plus l'économie du XIX^e siècle et qui n'est pas encore une nouvelle économie, mais seulement le cadre imprécis qui marque le passage d'une économie qui se meurt à une économie qui n'est pas encore née...

Et dans chacun de ces cadres économiques et sociaux je m'efforce de retrouver les hommes qui les ont construits pour leurs besoins, avec leur travail et leur pensée, les hommes « de chair et d'os » qui ont fait ces économies et qui en ont vécu.

Et dans toute mon œuvre, de la première à la dernière page, je m'efforce de ne jamais séparer les hommes de leurs institutions et de leur vie économique.

L'ECONOMIE HUMANISTE ET L'ACTION

Je voudrais maintenant pour terminer le tour d'horizon de mon économie humaniste la présenter dans ses rapports naturels avec l'action économique et sociale.

Mais je dois, auparavant, rappeler quelques définitions générales qui me paraissent, ici encore, indispensables pour bien comprendre la position du nouveau problème ainsi posé.

L'expérience et l'histoire nous apprennent qu'à un certain stade de la vie de toute société, l'homme que nous connaissons et qui est, ne l'oublions pas, l'homme de chair et d'os, devenu capable de généralisation et de coordination, a tendance à édifier, en partant des données du milieu social où il vit, une organisation rationnelle de « son » monde économique.

Ce « concept », quand il a pris corps et pénétré profondément les esprits des individus, devient une **réalité sociale** qui commande, dans la plus large mesure, à toutes les activités individuelles et collectives et avec laquelle tous, travailleurs, techniciens, législateurs et gouvernementement doivent compter.

C'est ce concept, devenu cette **réalité sociale**, que j'appelle l'**économie pure de cette collectivité**, de ce système économique.

Il est bien évident que le tableau de ce mécanisme idéal que nous présente l'économie pure d'un système économique ne correspond pas, ne peut pas correspondre, dans ses détails, à une réalité pleinement définie, parce que, jamais, une société humaine ne vit dans une application rigoureuse et exclusive des principes de son économie pure.

L'idéologie officielle, l'économie pure qui commande à la vie du « système économique » n'est jamais acceptée par tous sans réserves ou discussions. Elle trouve toujours des opposants, des protestataires. Elle se heurte à d'autres idéologies, reçues du passé ou tournées vers l'avenir qui, pour n'être point dominantes dans le moment présent, n'en sont pas, pour autant, négligeables.

C'est pourquoi il est toujours possible et nécessaire de distinguer dans l'étude d'un système économique le fonctionnement idéal de ce système, dans l'application rigoureuse et totale de ses concepts directeurs, ce que j'appelle son **économie pure** et le fonctionnement réel de la vie du système, dans ses individus et sa collectivité, ce que j'appelle son **économie appliquée**.

Qu'on me permette de prendre un exemple pour bien me faire comprendre.

Dans le système économique présent que nous appelons le **capitalisme**, l'économie pure considère la psychologie individualiste et hédoniste, c'est-à-dire la psychologie de l'individu voulant réaliser le maximum de satisfaction avec le minimum de peine, comme un « postulat » sur lequel tout le système est fondé.

Mais un économiste comme Léon Walras, qui fut le premier maître et, peut-on dire, le fondateur de l'économie pure, a toujours soutenu que d'autres éléments — éléments de justice et d'équité, par exemple — intervenaient dans la réalité complexe.

Après lui, on est allé plus loin. On a admis que l'économie appliquée doit tenir compte, non seulement de la psychologie individuelle sous toutes ses formes, mais encore de tous les phénomènes de psychologie collective qui se mêlent de plus en plus, dans le monde présent, à ceux de la psychologie individuelle.

L'économie politique appliquée devra encore tenir compte de ce que la **libre concurrence** — autre « postulat » de l'économie capitaliste — est, dans la réalité, faussée par de nombreuses institutions politiques, fiscales, sociales.

L'économie appliquée devra encore introduire dans le jeu de la liberté des individus — autre postulat de l'économie pure — tous les **phénomènes de puissance** qui viennent le fausser et tous les phénomènes plus complexes encore de **l'égoïsme social**, c'est-à-dire de la recherche de l'intérêt individuel en fonction de la place qu'on occupe dans la société ou que l'on ambitionne d'y obtenir, quand on veut être magistrat, parlementaire, star de cinéma ou champion de football.

Eh bien, l'économie humaine ajoutera, encore, à cette économie appliquée une dernière considération, celle de la **personne**, parce que l'homme vivant, l'homme de l'économie humaniste est tout à la fois un individu et une personne.

On comprend alors, me semble-t-il, que cette économie, que j'appelle humaniste, qui plonge directement dans la réalité matérielle, économique et sociale la plus contingente, devait fatalement déboucher, dans son développement, sur l'action.

Et voilà pourquoi mes études d'économie humaniste se terminent par un volume intitulé **Regards sur demain**, qu'a bien voulu préfacer M. Emile Roche, président du Conseil économique national.

Je m'en suis expliqué, je crois assez clairement dans la préface de l'ouvrage. J'ai écrit :

« ... Il m'a toujours semblé que mes études d'économie humaniste ne seraient pas complètes, achevées, tant que je n'aurais pas présenté, après l'histoire économique du passé et du présent, la conception que nous pouvons nous faire de ce qui pourra être, dans l'avenir le plus proche, le monde de « demain... ».

« ... C'est qu'en vérité, pour moi, demain ce n'est pas « l'Avenir », pas plus qu'hier n'est « le Passé », conçus en termes abstraits.

Certains critiques qui ont bien voulu lire mes études sur l'économie du Moyen-Age, du capitalisme mercantile au capitalisme du XIX^e siècle et du monde présent, m'ont demandé : « Pourquoi n'avez-vous pas commencé par l'étude des civilisations anciennes comme celles de la Chine, de l'Inde, de l'Égypte, de la Perse, de la Grèce et de Rome ?

Je serais tenté de répondre : « parce que j'ai été animé, dès le début, par un « désir » d'action autant et en même temps que par un

« besoin » de connaissance. Ce besoin, dans mon esprit, n'était pas séparé de ce désir. J'ai voulu connaître pour agir ou, à tout le moins pour apporter une très modeste collaboration à l'action des hommes de ma génération et j'ai voulu retenir seulement du passé ce qui pouvait être directement utilisable pour notre action d'aujourd'hui vers demain.

« C'est dans la même atmosphère spirituelle que je me propose maintenant, de parler de notre « demain » dans ses liens directs, immédiats avec notre « présent ».

« Et pour éviter de m'égarer dans les visions hallucinatoires des constructeurs d'Avenir, j'ai voulu enfermer mon travail dans l'espace et dans le temps : L'espace, ce sera la France avec tous ses prolongements vers l'économie européenne et mondiale, et le temps, ce sera celui que nous voyons s'élaborer dans notre présent, ce demain d'aujourd'hui qui sera pour ceux qui viendront après nous un présent qui regardera, à son tour, un nouveau demain »¹.



Ainsi ayant précisé mon but, je m'efforce de déterminer ce que pourra être le cadre moral, politique, économique, social et financier de la France de demain, en partant de la réalité politique, économique et sociale qui est celle d'aujourd'hui.

Je me garde, autant que je le puis, de tomber dans le piège qui attend tous ceux qui veulent s'aventurer à prédire l'avenir, comme l'ont fait ou le font les pythies ou les prophètes du passé et les cartomanciennes ou les gitanes d'aujourd'hui.

Je me refuse, comme l'a écrit Karl Marx dans la préface de son « Capital », à donner des « recettes comtistes pour la gargote de l'avenir ».

En aucun cas, je ne veux dire ce qui sera, mais seulement ce qui me paraît devoir être la conséquence probable du présent.

M. Emile Roche, dans la préface de mon livre², écrit :

« ... Ce sont des hypothèses que formule le professeur Etienne Antonelli et seulement des hypothèses. Il se refuse à prédire et à préfigurer. De ce point de vue les dernières lignes de son livre sont significatives : « les cadres de la vie, ce n'est rien. Ce qui compte c'est l'âme qu'on y loge... ». Je fais mienne, entièrement cette affirmation.

1. Cfr. *Nouvelles études d'économie humaniste*, tome II, p. 10.

2. *Loc. cit.*, p. 6.

Un autre point doit être bien précisé pour comprendre la portée de mon étude sur les problèmes de demain.

Je n'y regarde pas l'avenir, ou plus exactement notre « demain », avec des « œillères ». Sans doute c'est avec des yeux d'économiste que je regarde cet avenir.

Mais, à ces yeux, l'économie française de demain est inséparable de la vie politique, financière, sociale du monde et impensable dans un isolement qui serait un absolu.

Plus encore, mon regard n'est pas borné aux frontières nationales. S'il se porte d'abord sur les institutions françaises à travers lesquelles se développe l'économie française, mon regard se prolonge sur l'avenir de la communauté française, de l'Europe et du monde.

Car je pense que, pour l'économiste comme pour tout scientifique bien pénétré de la relativité de la pensée dialectique, l'avenir ne se mange pas en morceaux, comme une tarte à la crème.

Il n'y a pas une tarte économique, distincte de la tarte politique ou de la tarte internationale. Il y a la tarte de tous ses morceaux.



Enfin, je veux attirer l'attention sur un dernier aspect de mon travail.

Il n'est pas une œuvre de circonstance qui vise à résoudre certains problèmes particuliers du moment présent, comme celui de l'Algérie, de la communauté française ou des pouvoirs du Président de la République.

Tous ces problèmes, certes, s'insèrent dans celui de l'avenir économique et social du pays, mais celui-ci les dépasse tous et les absorbe tous.

Enfin, je demanderai à mon lecteur de bien vouloir considérer que le dernier livre intitulé « Regards sur demain », a été écrit il y a déjà quelques années, alors qu'il errait à la recherche d'un éditeur.

Depuis lors, certaines des solutions proposées dans mon étude, comme celle qui vise la réforme du régime électoral, l'organisation des services publics et les rapports du parlement avec l'exécutif, comme la solution algérienne, ou même comme celle du marché commun européen ont déjà largement progressé dans leur réalisation.

Mon « demain » d'hier est devenu ainsi une part, quelquefois très importante, de notre « aujourd'hui ».

Mais je crois tout de même que mon travail n'a pas encore perdu tout son intérêt et toute son utilité.

A tout le moins il pourra peut-être contribuer à réparer certaines erreurs commises et à reconsidérer certaines réformes oubliées ou repoussées.

Ainsi, je garderai, comme je l'ai écrit dans mon petit livre, l'impression que « j'aurai apporté ma modeste collaboration à l'action des hommes de ma génération pour réaliser une économie plus humaine, dans la paix et la justice sociale, ce que mon ami, Ernest Kahane appelle « l'équilibre psychologique » de l'homme et que j'appellerai, pour ma part, « le grand rêve — Henri IV disait « le grand dessein » — de faire un monde meilleur pour des hommes meilleurs ».

